

En Franche-Comté : le Saut de Garnache

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 49

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219908>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous expédions le "Conteur Vaudois" à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises. Les nouveaux abonnés recevront gratuitement les numéros de novembre et de décembre.

ARMOIRIES COMMUNALES

Orzens, commune du district d'Yverdon, a eu l'heureuse idée de reprendre les armes de ses seigneurs. Sur un fond d'argent, un sautoir rouge au centre duquel brille une étoile d'argent. On aurait pu « briser » ces armes pour ne pas copier les armes des seigneurs en faisant, par exemple, le fond rouge, le sautoir d'argent et l'étoile rouge, mais ceci n'a pas grande importance, il suffit que ces armes soient très héraldiques et de bon goût.



Eclépens a adopté un écusson blanc avec lion rouge, une bande horizontale ondulée bleue traverse tout l'écusson horizontalement barrant le lion. Ces belles armoiries rappellent par le lion rouge sur fond d'argent les armes de la famille d'Eclépens, éteinte au commencement du XIV^e siècle, et la bande ondulée bleue le souvenir du canal d'Entreroches.



Ballens a un écu divisé verticalement en deux parties, blanche et rouge, une croix tréflée se profile sur ce fonds, la partie de la croix qui se trouve sur le blanc est rouge et vice-versa. Les couleurs blanc et rouge et leur disposition sont empruntées à l'écusson de Romainmotier, et la croix tréflée, qui est la croix de St-Maurice, remémore que la chapelle de Ballens, datant de 1158, était sous le vocable de ce saint, et dépendait de Romainmotier.



Villars-sous-Yens a un écu simple, c'est là tout son mérite, car il est peu décoratif : un simple V majuscule blanc sur un champ vert. Les lettres majuscules romaines ne font guère grand effet sur un drapeau ou un écusson, il n'est pas difficile de trouver mieux.



Rédigez bien vos dépêches. — L'employé du télégraphe ayant souri, je lui remis le texte d'une dépêche adressée à un mien ami en instance de mariage : « Apprends négociations matrimoniales. Te souhaite prompt aboutissement. »

Quelques heures après, je recevais cette réponse : « Insolent ! »

J'ai appris, quelques jours après, qu'on avait transmis : « ...Te souhaite prompt aboutissement ! »

Que n'ai-je télégraphié en malgache !



SUBYET ET SA SERVEINTA

SUBYET s'étai jamé zü maryâ. N'è pas lè martchande que lâi arant manquâ ; Subyet l'avâi de la mounia, allâ pi ! et dâi prâ, dâi tsamp, dâi boü que lâi avâi min de dèvalle dèssu. Faut bin cein po itre 'quaucun. Quemet dit la rebriqua :

Quand ma bossa fâ tin-tin,
Tot lo mondo è mon cousin ;
Quand ma bossa fâ ta-ta,
Tot lo mondo m'a quittâ.

Subyet, li, sa bossa fasâi adî tin-tin et tot lo monde étai son cousin. Tant qu'à sa serveinta, la Luise Pudzenâre que l'étai adî restâie avoué li. L'avâi zu on basqueion sein itre maryâie et desâi à ti que clli valet l'étai à Subyet. Sé pas que vo dere, su pas de clli velâdzo. Etâi-te à Subyet ? Diabe lo mot que l'ein sé. Tot cein que sé, l'è que clli valet resseimbliaëve quemet duve gotte de chenique à bin dâi z'autro dzou-veno dzein de clli l'eindrâi, principaleint à Tourdzon, et que la Luise Pudzenâre l'avâi bin zu dâi houn'ami.

Que vâ ! allâ pi, vo dio ! Et qu'ein avâi oncora et Subyet s'ein étai prâo apeçu. L'è bin po cein que la voliaëve pas maryâ.

Dan, po ein reveni à Subyet, à la fin dâi fin l'è vegnâi tant mau, tant mau, que, ma fâi, lo mâidzo lâi a rein pu. Lâi avâi rein à fère qu'à lo laissi quetalâ grand train avau l'éternitâ. La Luise Pudzenâre fasâi étât de plliorâ quemet 'na chouma. L'a bo et bin fè veni lo menistre. Et stisse que l'étai pardieu on bin houn'homme, quand vayâi la serveinta avoué lè get que lâi colâvant tant que su lè dzenâo, l'avâi pedhî de lhi et fâ dinse à Subyet :

— Mon pouïro Subyet, se vo voliaï pouâi mourî tranquillo, vo faut vito maryâ vouïtra serveinta.

— He... he... he... que dzemotâve Subyet, vu pas la maryâ, l'a bin trâo corattâ.

Faut vo dere que dein clli vilhio teimps, l'étai lè menistre que maryâvant. Lâi avâi pas oncora lè pèta-bosson. Et pu, quand l'affère pressâve, lo menistre pouâve fère maryâ lè dzein sein lè cllioulâ ao pilier. On appellâve cein dâi maryâdzo in extremis, que cein voliaëve à-dere que ion dâi douï maryâ l'étai ètoumî.

Dan, lo menistre lâi fasâi adî la rèsse po lo fère maryâ sa serveinta, in extremis, mâ Subyet répondâi :

— Mâ, monsu lo menistre, ne pu pas, que derant-te lè dzein ?

— Lâi a pas de dzein que sâi ! so fasâi lo menistre, vo n'ein âi pas po grand teimps, Vo faut vo repeintre ! L'è lo momeint ! Sein cein, jamé vo porrâi entrâ ao Paradis.

Et Subyet que l'étai mafi, mafi, l'a repondu : — Eh, bin ! monsu lo menistre, maryâ-no rido... du que faut portâ dâi corne po entrâ ao Paradis !

Marc à Louis.

EN FRANCHE-COMTE

Le Saut de Garnache

I

EN plateaux successifs, le Jura français s'abaisse lentement vers la plaine franco-comtoise. Aux forêts de sapins et aux vastes pâturages succèdent de belles clairières, coupées de haies et de boqueteaux. Des petits vallons verdoyants et des collines souriantes font place aux cluses profondes et aux sommets chauves du haut Jura. Par ci par là, des villages près desquels on distingue les premiers vignobles.

Ce sont de minuscules parquets, livrés à la nature, et qui croissent au petit bonheur. Les herbes folles élèvent de hautes tiges autour des ceps et, sous les feuilles, à peine sulfatées, on voit de belles grappes encore vertes. Pas la moindre trace de mildiou et une récolte à rendre jaloux nos bons vigneron vaudois. Il est vrai que — les grands crus d'Arbois mis à part — les vins du Jura ne peuvent guère soutenir la comparaison avec le « Dézaley » ou le « Ville-neuve ».

X

La vallée du Doubs limite le Jura de son cours sinueux. Pour la voir dans son ensemble — cette belle vallée — il faut monter au Saut de Garnache. C'est une colline escarpée, dressée au-dessus de la rivière et que l'on atteint facilement en quittant la route qui, de Baume-les-Dames, conduit à Besançon. Du haut de ce belvédère, la plaine s'étend, immense, vers l'occident, coupée seulement de quelques rideaux d'arbres jalonnant les routes. A l'est au contraire on a un pays vallonné, un peu gris, un peu terne, mais dont l'unité s'impose tout de suite au regard. Et, entre ces deux contrées, bien distinctes, le Doubs, lent et large, pousse ses eaux noires, en nombreux méandres, vers le sud. Les rayons du soleil éclairent cette vallée profonde dont les hautes falaises, d'un gris d'argent, projettent leurs ombres fantastiques jusque sur la grève. Un remorqueur lance des jets de vapeur et traîne, après lui, de lourds chalands. Parfois, sur un élargissement de la vallée, un village surgit brusquement — un vieux village silencieux entouré de jardins et de vergers minuscules. Quelques champs en culture, peu ou pas de prairies, par contre, des barques de pêcheurs et des filets qui sèchent au soleil. On sent que toute la vie de cette bourgade est tournée vers la rivière.

Assis sur le sommet de ce Saut de Garnache, lequel n'est qu'une haute colline tombant à pic sur l'eau profonde, je regarde ce grand pays franco-comtois avec lequel nous avons une histoire commune. Les seigneurs de cette contrée ont franchi les défilés du Jura pour imposer leur loi à certaines villes vaudoises. Charles-le-Téméraire, le plus puissant de tous, a parcouru ces plaines à la tête de ses mercenaires. Plus tard, ce fut le tour des Suisses de rançonner les villes et de piller les villages, cependant que Louis XI préparait lentement sa conquête. Il y a, dans la manière de vivre des Francs-Comtois, dans leurs mœurs, leur caractère et jusque dans leur accent chantant, quelque chose qui rappelle nos populations romandes. Il faut venir ici pour se rendre compte que le Jura est, avant tout, une fron-

tière politique et que rien ne peut supprimer le lien qui nous rattache à ce peuple avec lequel nous avons des siècles d'existence commune.

Vallée du Doubs, vallée silencieuse ! C'est à peine si l'on perçoit, de temps à autre, l'appel d'une sirène ou le roulement sourd d'un train express. Contrée à la fois souriante et sévère où rien ne vient troubler la vie monotone qui semble couler aussi lentement que les eaux de la rivière.

Du Saut de Garnache, il faut descendre une route en lacet. Alors on longe la berge, en face de la petite bourgade endormie au bord de l'eau. Un vieux passeur est là, assis sur son bac. Cheveux et barbe en broussailles, tête nue, toute pareille à du vieux bronze, il fume sa pipe et regarde, d'un œil impassible, les cyclistes qui filent, à bonne allure, sur la route.

Des villages, encore des villages, tous pareils avec leurs murs lézardés, leurs façades nues et leurs toits bas. Des paysans conduisent des bœufs attelés au joug, des enfants jouent au bord de la route et, par les fenêtres ouvertes, on aperçoit de vagues silhouettes allant et venant dans l'ombre. Parfois une marchande de vaiselle arrête sa carriole sur la place. Le cheval, blanc de poussière, penche la tête, tandis que les ménagères s'approchent. Elles s'emparent d'un bol, d'un pot à lait, d'une soupière, d'un plat ou d'une assiette en terre cuite. On marchand, discute et se fâche. Puis, quand le diapason est monté très haut, tout se calme comme par enchantement. On paye et l'on s'en va.

Cependant, à mesure que l'on chemine vers le sud, les villages se rapprochent et la circulation devient plus intense. Depuis longtemps, le nom de Baume-les-Dames a disparu des bornes kilométriques. Depuis longtemps, le Saut de Garnache s'est enfoncé sous l'horizon immense, tandis que les premières collines crénelées de Besançon surgissent sous le ciel clair.

X

Besançon, la vieille cité franc-comtoise, construite sur une boucle du Doubs, était ses toits rouges entre la citadelle et le fort Chaudanne. De la place de la gare, où se dresse le gigantesque monument des morts, on descend vers les quartiers commerçants tout grouillants de vie.

Comme dans toutes les villes de ce vieux pays, la domination espagnole a marqué fortement ici son empreinte. On la retrouve partout dans l'architecture des maisons et jusque dans la physiologie des passants. Près du quai de la Gibelotte, les casernes abritent, en ce mois d'août, un nombre inusité de soldats. Fantassins, cavaliers, coloniaux, sénégalais et indo-chinois envahissent les rues et parlent toutes les langues de la Terre. On se dirait dans une tour de Babel. Les uns s'en vont prendre part aux manœuvres du camp de Valdahon ; d'autres s'embarqueront prochainement pour le Maroc.

De la caserne, on gagne les quais du Doubs où, sous de pittoresques lavoirs, des femmes battent le linge, puis l'on s'en va vers le pont Bregille et l'île de Malpas où sont amarrés des bateaux à vapeur, des canots à rames et des chalands prêts pour le départ.

Rivale du Locle et de La Chaux-de-Fonds, comme cité horlogère, Besançon est avant tout une place d'armes de premier ordre. Pour s'en rendre compte, il suffit de longer les murailles crénelées et de franchir la porte Est qui conduit au village de Morre. Alors, d'un coup d'œil on embrasse tout le chef-lieu du département du Doubs dans lequel naquit Victor Hugo, où vécut Pasteur et où l'on voit encore la statue de Proudhon, le célèbre juriste franc-comtois.

Jean des Sapins.

Chez le pharmacien. — Le client :

— Je voudrais de la poudre insecticide.

— Pour combien ?

— Dame ! je ne saurais vous dire, vu que je ne les ai pas comptés.

Les enfants terribles. — Ma mignonne, si tu te regardes trop souvent dans la glace, tu deviendras laide.

— Oh ! marraine, comme tu as dû te regarder souvent, toi !

GYMNASTIQUE

(Souvenirs sportifs extraits de Journal intime de Ludovic.)

JUILLET 19. Chaleur infernale. Fête de gym. à Genève.

Jamais je n'ai autant gymnastiqué en ma vie.

Gymnastique pour ceindre mon cou d'un col d'une métallique dureté, draper une cravate impressionnante tout autour. Idem pour insérer mes pieds mignons dans mes escarpins vernis faux-bois. Gymnastique pour courir à la gare, y prendre un billet, pénétrer dans un compartiment et y jouer le rôle d'anchois supplémentaire... Tout n'est que gymnastique ! J'ai vu, dans ce convoi, beaucoup de gens mal bâtis qui s'en allaient fêter le Musée.

Genève. Flots de piétons, trams, autos. Aux façades, guirlandes, lampions. Des dames se promènent en robe rouge et bas jaunes.

Nouvelle gymnastique : se hisser sur un tram, se maintenir sur les pieds du Monsieur distrait... Gymnastique pour atteindre les petits sous dans la poche de gilet. Halte à la cantine... Plus d'autre effort que de lever le coude... Chose, mon voisin, partage un demi avec sa moitié... Séjour aimable : les garçons font la gymnastique, eux aussi. Courir au comptoir : 100 m. plat. Y prendre une fiole, retour au client : 110 m. haies, car il faut éviter les obstacles... Déboucher : arracher d'un bras. Encaisser et départ... Après : j'ai dormi ! A mon réveil, tout était fini, ma bouteille et le spectacle. J'ai dormi, sans même rêver de gym. Moi qui me réjouissais tant de voir des hommes enfourchés des coursiers de cuir, sans queue ni tête. Hélas ! j'ai dormi ! Dormi !

Pour rentrer, en vapeur, je dois avoir accompli des exploits. A partir de la dernière bouteille, le coup de l'étrier (même de l'étrillé !) je ne me souviens qu'à très vaguement des choses : tram, des pieds sur les miens... « Faites seulement ! » Des pavés pointus... Des dames en rouge et jaune... Le lac... Un bel officier de marine m'offre le bras, tandis que la passerelle reste sur le quai... Des vagues, beaucoup de « brasse »... Roulis et tangage... A Ouchy, la « ficelle »... Retour à mon cinquième... Sommeil... Réveillé vêtu, mais éreinté...

Belle chose que la gymnastique... mais comme c'est fatigant.

Pour copie conforme : L'indiscret :

Saint-Urbain.

Sorbeval, roman jurassien. Par M. Virgile Rossel. — Edition Spes, à Lausanne.

Une nouvelle œuvre de M. Rossel ne passe jamais inaperçue. Son dernier roman, Sorbeval, tout particulièrement, frappe par son originalité. C'est l'histoire d'une famille de paysans cossus que des cautionnements mettent bientôt près de la ruine ; l'histoire des deux races qui se sont affrontées au Jura bernois, pour bientôt se confondre et travailler au bien commun ; l'histoire des luttes politiques et religieuses où, dans un petit village comme Sorbeval, les principes ne cachent que des personnalités jalouses les unes des autres ; en raccourci saisissant, la vie de tous les jours dans notre Jura bernois et romand...

Et des personnages bien campés : Daniel Desforges, le syndic, Fritz Emmenried, le domestique emmenthalois, Juliane Desforges, etc.

Tout simplement une belle page jurassienne de plus dans notre littérature romande. C.-L. D.

LA BATAILLE DU LÉMAN

N se souvient du récit qu'ont donné, il y a quelques semaines, nos journaux, d'une lutte qui eut lieu sur le lac, au large de Vevey, entre des gendarmes vaudois et des pêcheurs savoyards surpris en contravention.

Voici comment un journal anglais, le *Daily Mail* raconte cet incident.

« La Marine suisse n'est pas une monture, comme on le pense en général. Elle vient de livrer et gagner une bataille sur le lac Léman.

» Un incident entre la France et la Suisse fut la cause de cette bataille. Un bateau pêcheur français de Thonon-les-Bains pêchait la déli-

caté truite du lac au moyen de filets prohibés dans les eaux suisses, quand survint un représentant de la flotte suisse, monté sur un rapide patrouilleur.

» Les marins suisses, prétendant que le bateau français était dans les eaux suisses, lancèrent des chaînes pour l'immobiliser. Ils montèrent à bord de ce dernier, revolver au poing. Les Français étaient inférieurs en nombre et pas armés, mais ils saisirent les avirons et tout ce qui leur tombait sous la main, et résistèrent désespérément jusqu'à ce qu'ils s'avouèrent vaincus. Le vaisseau suisse remorqua alors sa capture jusque dans le port de Vevey, où les prisonniers français furent mis en prison.

» Cette dispute navale sera réglée par la voie diplomatique. »

Après ça !...

Les quarante académiciens. — L'Académie est au complet, et cette circonstance, assez rare, a inspiré ce sonnet à notre confrère, P. Mortier :

Obligé de rimer avec ce que l'on m'offre, Je voudrais enchâsser en un mauvais sonnet Bertrand, Lyautey, Jullian, Jonnart, Bazin, Donnay, Estautié, Besnard, Curel, Doumic et Joffre.

Richepin, Valéry, poètes qu'on connaît, A vous j'avais pensé pour une rime en offre. De Nolhac ou Régnier l'ont sans doute en leur coffre. Porto-Riche ou Bourget, peut-être en leur carnet.

Poincaré, Chevrillon, Barthou, Foch et Lecomte, Boylesve, Lavedan, Prévost, Brémond, Cambon, Clémenceau, Baudrillart, de Flers, Bergson, je compte.

Brieux, Bédier, Picard, Robert, Goyau, c'est bon... Il me reste Berdeaux, Hanotaux, de La Gorce, Et je terminerai par le duc de La Force.

Et voilà les noms des quarante académiciens (Du « Figaro ».)

L'ECRITEAU PROTECTEUR

ADIS, non pas au « Bon vieux temps » ; avant, ce n'est certes pas sans risques qu'on sortait de chez soi. Les routes, les chemins, les rues même, n'étaient point sûrs. On ne s'aventurait qu'armé en poche ou plutôt à la ceinture. Escarpes, bandits, malandrins de tout genre, étaient légion, guétant le voyageur isolé, le passant attardé, pour les dévaliser, souvent même les faire passer de vie à trépas. On n'y regardait pas de si près, en ce temps-là. Un homme ne valait pas cher. Et puis, il n'y avait pas ou presque pas de police. Les malfaiteurs avaient beau jeu. Quand l'un d'eux, par hasard, se faisait prendre, on le pendait haut et court, sans autre forme de procès. Un de moins : bonne affaire, pensait tout le monde. Mais déjà comme aujourd'hui, ces exécutions n'étaient pas une leçon pour les autres.

De nos jours, il faut le reconnaître, on jouit d'une plus grande sécurité. Pas besoin d'être armé pour sortir, même pour voyager ; pas besoin, avant de se risquer, de regarder dans toutes les encoignures si quelqu'un n'est pas caché, qui vous attend pour vous « faire votre affaire » ; pas besoin de regarder sous son lit avant de se coucher. La gendarmerie, la police veillent. Bons bourgeois, dormez en paix !

Mais si les malandrins de jadis ont quitté la place, d'autres dangers leur ont succédé, qui ne sont pas moins redoutables. Et les motos, et les autos, donc, ne font-elles pas aussi bien des victimes ? Et, souvent, l'indifférence de leurs conducteurs à l'égard des écrasés égale presque la désinvolture avec laquelle agissaient les escarpes d'autrefois. Oh ! il ne faut pas méconnaître qu'il y a des exceptions, beaucoup d'exceptions, même. C'est heureux. Il ne faut pas davantage méconnaître les louables efforts des autorités, d'une part, des sociétés d'automobilistes et de motocyclistes, d'autre part, pour diminuer le plus possible les accidents.

Dans les villes, partout où cela est nécessaire, on a institué le « sens unique », c'est-à-dire l'obligation pour les véhicules de tous genres de ne